

Parler de la "culture" à propos des Parcs Naturels Régionaux, c'est confronter à une notion concrète qui reste à définir dans les faits, la notion abstraite la moins cernable. Quel contact établir avec sûreté entre ces incertitudes ?

Conservation et action culturelle

PARTITION GÉOGRAPHIQUE

Et d'abord, la culture peut-elle s'accommoder d'une partition géographique ? Défendre et développer la culture dans les « Parcs », cela ne risque-t-il pas de contribuer par contre-coup, au naufrage lent mais fatal du patrimoine culturel hors des « Parcs » ? Bien plus, on a pu tour à tour parler, à propos des « Parcs », de « réserves », puis tout au contraire « d'abcès de fixation » des loisirs des citadins. Or, la culture n'étant d'une part compatible ni avec la notion de désert ni avec tout ce qui peut ressembler, de près ou de loin, à l'univers concentrationnaire, et ne pouvant d'autre part, être vécue que dans le contact intime entre les êtres et les choses, ne serait-il pas à recommander que les zones d'action culturelle privilégiées, si elles doivent exister, se situent justement ailleurs que dans les Parcs Naturels ? Autrement dit, que la carte des Parcs Naturels évite précisément d'incorporer des zones où la qualité du dépôt culturel serait telle qu'elle justifie le contact avec l'homme d'aujourd'hui, mais un contact mesuré et réfléchi.

Cependant, s'il peut y avoir coïncidence entre le choix d'une zone déterminée comme « Parc Naturel Régional » et le fait d'insérer dans cette même définition géographique des actions culturelles, soit conservatoires, soit créatrices, c'est que l'attitude recommandable vis-à-vis de la nature dans de tels « Parcs » n'est pas différente de celle que nous venons d'évoquer vis-à-vis du fait culturel.

NATURE HUMANISÉE

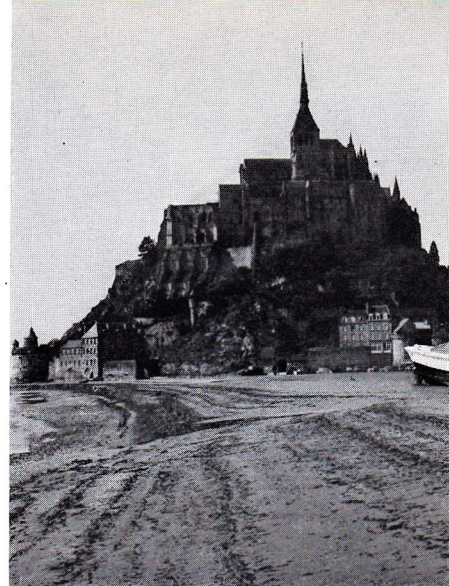
Faisant abstraction des zones quasi vierges extrêmement rares sur un territoire comme celui de la France, on a utilement rappelé au colloque de Lurs en Provence que la nature offerte à tous nos investissements est déjà une nature infiniment humanisée, modelée par l'homme, et finalement riche de culture humaine aussi bien dans la morphologie d'un champ ou d'une forêt que dans celle d'une maison rurale.

En outre les mêmes traumatismes, le même terrorisme, le même aveuglement innocent des demi-techniciens et des demi-savants anéantissent sans retour et simultanément, le capital nécessaire à l'homme biologique et le capital culturel accumulé non moins nécessaire à l'homme psychique.

L'équilibre à rechercher entre la nature et l'homme passe donc par la préservation du fait culturel. Or cet équilibre est précisément la vocation du Parc Naturel Régional. Non certes, que la recherche de cette harmonie véritable ne soit pas destinée à imprégner tout le territoire. La vérité et la nécessité ne se partagent pas. Mais disons qu'il y a toujours des degrés d'urgence, et qu'il faut commencer quelque part. Il ne s'agit pas de s'y arrêter pour y trouver un alibi à la dégradation généralisée. D'ailleurs, dans un univers disloqué, privé de ses fondements naturels et culturels dans son ensemble, combien seraient fragiles les frontières édéniques de nos « Parcs », et vaine la cristallisation d'une joie de vivre qui y serait localisée.

MICHEL PARENT

INSPECTEUR PRINCIPAL
DES MONUMENTS HISTORIQUES
ET DES SITES



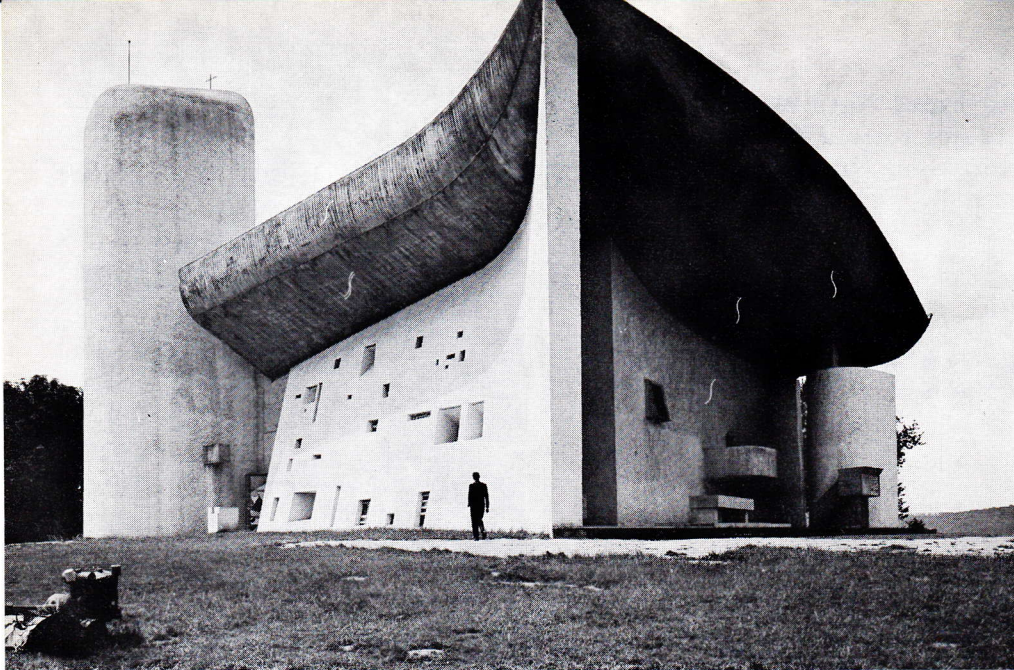
LA PEAU DU SERPENT MORT

Mais que voulons-nous entendre exactement à propos de cette sauvegarde et de cet investissement culturel ? Définir la finalité des « Parcs » ne nous permet pas d'esquiver le problème de la *finalité de la culture*.

En fait, face à la domination des critères quantitatifs qui règlent la société de consommation, la culture apparaît à certains comme « *ce qui n'est maintenu en vie que par des raisons sentimentales, telle une politesse de pure convention envers le passé* », et fait figure de *cette peau de serpent mort* dont parle Ingmar Bergman à propos du théâtre...

Or, chaque jour d'un débat aussi divers — quant aux disciplines, aux techniques, aux intérêts représentés — que celui de Lurs en Provence, nous montre qu'à propos de toute insertion de l'action de l'homme dans un milieu, les critères culturels ne cessent d'être invoqués, et constituent la justification profonde, quoique voilée de tous les actes quotidiens que l'on se soucie de multiplier. Ainsi, le mot « beau » a été sur toutes les lèvres, tant à propos d'un élément forestier, que d'un effort musculaire ou du bienfait de la solitude. Mais le malentendu demeure. Dans tous les domaines, chacun ressent bien que l'ajustement le plus strict des échanges des biens de consommation ne peut satisfaire les exigences primordiales et permanentes de l'homme : on sait bien que si les deux-tiers de l'humanité vivent encore sous la pression de la misère, le tiers nanti n'est pas mieux harmonisé par son nantissement, et vit lui-même sous une pression interne née de sa dépossession de lui-même, de son ennui, de ses angoisses, de sa dépersonnalisation et des dérèglements qui en résultent.

Pourtant, bien que soit ressentie la nécessité d'un dépassement de soi par la culture, il n'est donné à cette exigence, dans le cadre des mécanismes sociaux, que l'ouverture étroite d'une dissipation marginale, avouée comme à demi-mot, presque honteuse, rele-



Eglise de Ronchamp

vant en somme de ce domaine du « superflu » auquel on a le droit de penser seulement quand on n'a rien de plus pressant, de plus « important » à faire.

Puis voici que tout à coup, ce superflu prend dans le système des échanges une signification nouvelle une « importance » imprévue, et que du même coup, au lieu de l'exalter et de l'accomplir, une grave confusion le menace. La confusion consiste à évaluer tout à coup la culture comme un ensemble de données chiffrables, d'éléments d'échange et de jeux de marché, de production d'échange et de jeux de marché, de production, voire de planification.

L'aspiration du citadin à retrouver la nature est appréciée d'ailleurs selon la même démarche; d'où ces nouvelles formes d'appropriation du sol, qui ne sont pas les moins graves et les moins dommageables à la nature et à la culture.

Il faut éclairer ce malentendu, et dénoncer un piège et une supercherie manifestes : ni la nature, ni la culture ne se prêtent à l'appropriation et à la distribution; elles se rebellent à la quantification qui entend réduire la chose au chiffre et comme l'être à l'ombre. Évaluer les « besoins culturels » en termes de marché, c'est opter, ne serait-ce que par la terminologie, pour une société dont est fondamentalement absente la culture, le critère irréductible de la culture étant la qualité, et l'insertion de cette qualité dans la vie des hommes ne tenant pas à la faculté d'être échangée avec une autre, mais au contraire d'être spécifiquement liée à une chose donnée, et électivement destinée à un être donné. Entendre résoudre le problème de la culture en termes d'organisation de marché équivaldrait exactement à résoudre socialement le problème de l'amour par la prostitution organisée et généralisée.

En fait, l'idée d'une culture maintenue nostalgiquement « pour des raisons de politesse envers le passé », et la tendance qui consiste à résoudre le problème de la culture dans le cadre des lois de la consommation ne sont que les deux faces d'une même réalité : le dessèchement de la culture isolée de la vie (« la peau de serpent mort ») son déracinement de fait, le constat de son autonomie vis-à-vis des forces vitales auxquelles elle était jadis intégrée, le renoncement de l'homme à la culture vraie, et son investissement par l'illusion et l'ersatz.

C'est là le terme d'un long processus historique que nous ne pouvons ici qu'effleurer.

PRODUIT - BESOIN - MOYEN

Pour nous rendre compte à quel point la substance même de la culture coïncide peu avec l'usage quantifiable qu'on entend lui donner dans la société de consommation, étudions de plus près sa situation de *produit* de l'homme, de *besoin* de l'homme, voire de *moyen* mis à la disposition de l'homme, selon une trilogie terminologique investie aujourd'hui d'une signification économique assez précise, alors que certains mots relèvent dans le vocabulaire permanent d'acceptions bien plus générales et définissent une certaine nature de rapports entre des faits de toute sorte.

« Produit », la culture se présente comme un dépôt, un résidu de civilisation en perpétuelle évolution, dépôt que l'homme peut détruire au fur et à mesure qu'il n'entre plus dans son usage quotidien, dans ses mœurs, dans les exigences de ses croyances. Mais plutôt qu'anéanti, ce dépôt sera plus fréquemment morcelé, transformé pour servir à de nouvelles fins. On pratiquera le « bricolage »,

le « réemploi » : on bâtera de nouveaux murs en débitant d'anciennes colonnes.

MUTATION ET BRICOLAGE

Tel sera par exemple le cas du vieux village provençal dont l'organisation formelle intégrée au relief peut se prévaloir d'une signification culturelle évidente, mais qui sur le plan de l'usage a perdu une grande part de la population autochtone qui l'a construit et pour laquelle il a été fait. Une population différente remplace la première, avec des exigences différentes. Le dépôt culturel est inévitablement modifié dans son usage, son contenu même. Jusqu'à quelle limite cette mutation est-elle tolérable et comment en assigner une ? Une limite au-delà de laquelle le dépôt culturel perd tout sens pour ne plus appartenir qu'à ce que nous appelons le monde du bricolage. Soyons plus précis : lorsque Picasso se saisit d'une selle et d'un guidon de vélo et en compose une tête de taureau, il crée avec l'humour joyeux et inspiré de l'enfant une « œuvre » à partir d'éléments disjoints d'un objet industriel. Quand un antiquomane détruit un vieux moulin pour en utiliser la vis de bois comme porte-abat-jour, il dégrade, il place sa recomposition à un niveau inférieur à celui de la composition originale.

Dans un village ancien dont la structure révèle une cohérence et un dynamisme évidents des liaisons actives et précises entre les hommes qui l'ont habité ensemble, il s'agit de savoir si tout cela garde aujourd'hui une valeur psychique et même physiologique exemplaire et contribue en somme à rendre visiteurs et habitants plus heureux, à donner à leur vie un sens que ne leur donne pas un habitat indifférencié.



Moulin à Ouessant



Abbaye de Saint Wandrille

On comprend sur cet exemple, le sens de la conservation du dépôt culturel. Il ne saurait reposer sur le critère du marché et de l'échange qui n'en est que le moyen d'accès individuel et, disons-le, transitoire. Sa sauvegarde ne peut résulter que d'un acte volontaire et d'une conception souveraine et non marchande de la valeur.

LE «BESOIN» SE CRÉE

Produit du passé, il ne saurait relever de la comptabilisation des *besoins* au sens où le marché les recense (et surtout les provoque artificiellement), car la mise sur le marché d'un village ancien le morcelle et le détruit élément par élément. En outre le « besoin de culture » d'une société donnée, c'est, au sens profond, ce qui n'existe pas encore, ce qui s'élabore et naît en elle, et ne peut donc être présenté à l'étalage, même sur celui du disquaire ou de l'agence de voyage.

Distinguons bien en effet que dès que l'on passe de la notion de *produit* à celle de *besoin*, on change de niveau dans le temps : on passe du passé à l'avenir, de l'acquis à la conquête, du patrimoine à l'action culturelle. Si le mot de culture peut recouvrir les deux notions, c'est que le temps qui passe fait sans cesse l'un avec l'autre. Il reste ainsi que le sens permanent du dépôt culturel, en dépit des mutations et souvent à cause d'elles, constitue soit par prolongement, soit par réaction, le point d'appui de la culture créatrice.

Nous allons créer des « Parcs Naturels Régionaux » où nous admettons que la nature et la culture seront à la fois protégées d'une façon privilégiée, et mises en contact avec l'homme d'une façon mesurée et réfléchie. C'est aussi bien là qu'il faudra donc préserver des structures architecturales an-

ciennes exemplaires, hors de la pression des impératifs immédiats qui en faussent les données — au-delà du transitoire — et c'est peut-être là aussi qu'il faudrait créer des structures architecturales entièrement *nouvelles* ne constituant pas des séries de logements cellulaires non structurées (qui prédisposent à l'avènement d'une humanité définitivement deshumanisée et a-culturelle), mais aussi riches et complexes que les structures héritées. Nouvelles surtout en ce qu'elles se définiraient moins comme le reflet de ce qui est (sinon pourquoi créer?) que comme une proposition de vie.

Certains créateurs l'ont compris, encore peu nombreux : des architectes cherchent dans ce sens, mais ne doivent pas être les seuls à chercher. La biologie, la psychologie, les mathématiques et, dans un autre sens le théâtre et la musique, peuvent nous éclairer quant à la création d'espaces théoriques nous permettant de trouver un style de vie.

Ainsi s'entend le besoin de culture et non comme une simple gestion de l'acquis. Quant à être ressenti comme un *moyen* (c'est-à-dire dans le souci d'en mieux exploiter les ressources) le dépôt culturel ainsi livré à la rentabilité aurait tôt fait de franchir la cote des mutations et des morcellements au-delà de laquelle il disparaît en tant que fait culturel. On sait bien déjà que la seule fréquentation massive suffit à dégrader irréversiblement un « haut lieu »... Est-ce à dire qu'il faut revenir à des critères d'élite et de sélection en matière de participation à la culture ? Nullement, et bien au contraire c'est dans le cadre d'une culture mercanti-

lisée que s'instaurent les notions de couches stratifiées de basse culture (à base de journaux et de magazines), de culture moyenne, de haute culture. L'encombrement du Mont Saint-Michel prouve seulement que notre âge n'a pas été capable de créer ses Mont-Saint-Michel. Il crée des « Concorde » mais pour aller où? Et qu'y faire? Soit aller vendre des « Concorde » au bout du monde, soit chercher des Mont-Saint-Michel; mais ceux de notre temps n'existent pas encore.

Plus près de nous, il y a une chance à courir pour qu'à l'intérieur d'un Parc Naturel Régional, l'homme réapprenne à mieux vivre auprès de la plante, de l'animal, dans l'ancien village, ou dans les architectures exemplaires de demain. Il peut s'y définir une vie culturelle moins soumise qu'ailleurs aux pressions de quelques tabous temporaires : la hâte, la compétition, le critère des chiffres, l'acceptation de toutes sortes d'agressions physiques et mentales : bruit, vitesse, mensonge publicitaire, pollutions chimiques et psychologiques... Non que nous voulions entendre que ces lieux de culture expérimentale soient retranchés du fait économique par l'effet de quelque retour à une vie primitive hors circuit. Au contraire, l'économie locale au lieu d'être asphyxiée peut s'en trouver revitalisée, et du même coup la nature réincorporée au plan humain. Ce qui importe justement, c'est que l'économie y soit déterminé par des exigences profondes et non par la loi aveugle et mortelle d'une artificialisation progressive, loi dont l'homme perd aujourd'hui de plus en plus le contrôle au lieu de la déterminer.



Pont du Gard